

*(Referme le carnet. Regarde le public en souriant.)*

*e.*

" Voilà, c'était mon cinéma, à vous maintenant, je vous écoute." <sup>4</sup>

---

---

<sup>4</sup> "Tristessa", aux Éditions Stock, 1982 (épuisé).

l'Amérique est dans la tête de Kerouac, et Kerouac est dans ses livres.

L'errance est une écriture, l'écriture est une chute.

Pourquoi l'écriture est-elle une chute ?

Parce qu'elle est un plongeon, un bain, une noyade.

Parce que la vie fait des mots, et que les mots font de l'encre.

Parce qu'écrire est sans fin.

d.

Je vais lire un passage d'"Anges de la désolation" (que j'ai écrit en 1965, quatre ans avant de mourir). C'est à la page 326. <sup>3</sup>

(*Carnet. Cherche la page, la trouve, lit.*)

"Quelle est la Lumière qui nous pousse — La Lumière de la *Chute* — Les Anges sont encore en train de *Chuter* — Une explication de ce genre, pas vraiment le genre de truc pour un séminaire à New-York University, m'a permis de tenir pour que je puisse *chuter* avec l'homme, avec Lucifer, jusqu'à l'idéal excentrique de l'humilité de Bouddha — (Après tout, pourquoi Kafka a-t-il écrit qu'il était un Insecte aussi gros) —

Et ne me considérez pas comme un personnage simple — coureur, bourlingueur, fainéant, abusant les femmes d'un certain âge, et même les pédés, un idiot, non, un bébé indien ivre quand je bois — Me suis fait cogner partout sans jamais rendre les coups (sauf jeune joueur de football dur à cuire) —

En fait, je ne sais même pas *ce que* j'étais — Une sorte d'être fébrile différent comme peut l'être un flocon de neige (...)

En tout cas, un merveilleux chaos de contradictions (...) mais mieux adapté à la Sainte Russie du XIX<sup>e</sup> siècle qu'à cette Amérique moderne des cheveux coupés en brosse et des visages mornes dans les Pontiac —

<<Ai-je tout dit ?>> a demandé Lord Richard Buckley avant de mourir."

---

<sup>3</sup> Dans la version française, op. cit.

## 11. LUMIÈRE DE LA CHUTE

(*JK post-mortem.*)

*a.*

Mèmère (et ma troisième épouse) m'auront vu mourir,  
tout comme je me suis vu moi-même mourir au fil des ans dans le miroir de notre salle  
de bains,  
avant que des varices oesophagiennes, stigmates alcooliques,  
ne me règlent mon compte plus sûrement que toutes les raclées reçues lors de bagarres  
d'ivrognes.

*b.*

"Quand tu parviendras au sommet de la montagne, continue à monter", dit un précepte  
zen.

A présent, me voici au fond du trou — dois-je continuer à tomber ?

*c.*

J'ai continué à tomber

Mes invectives, par delà les ans et les pelletées de terre,  
swinguent indéfiniment dans l'atmosphère enfumée et les vapeurs toxiques.

Je danse d'un pied sur l'autre pour vous prouver ma sobriété.

Les mots font leur chemin et sont pris à la lettre.

On a fait de moi le général en chef de la Beat Generation — où ai-je fourré mon képi,  
mon uniforme, et mes décorations ?

J'ai quatre-vingt trois millions de haïkus sur le bout de la langue,  
et autant d'épigones, qui écriront chacun en moyenne au cours de leur existence quatre  
poèmes brefs — faites le calcul.

Ai-je fait le compte des érudits vipérins et des camés incultes ? de mes contemporains  
aigris et de mes contemptrices féministes ?

Qui a pris le soin de noter que la route suivie dans "Sur la route" ne menait nulle part ?

L'Amérique n'est nulle part, et Kerouac n'est nulle part — ou plutôt :

je regarde la machine à écrire, et je souris le vieux bouddha qui fugitivement s'immisce entre la feuille et moi.

Et le sourire bouddhique dégénère en rictus kerouacien : la grimace du type qui s'apprête à écrire durant des heures dans les démangeaisons d'alcool, d'amphètes, d'herbe, de sexe refoulé, et de folie furieuse.

Et je ne sais plus s'il faut écrire ou pas, sortir ou pas, prier ou pas — et boire ou pas.

Je ne sais plus s'il faut voyager ou demeurer, modifier ou contempler, casser ou construire, jouer les l'affreux ou faire le beau, distribuer des gnons ou donner la patte, l'ouvrir ou la fermer.

c.

Je n'aurais jamais dû sortir de mon trou.

d.

Vous savez ce que m'a dit le vieux William Carlos Williams lorsque je suis allé le voir chez lui dans le New Jersey, avec Ginsberg, Orlofsky, et Corso ?

On s'attendait à ce qu'il nous dise quelque chose dans le genre "Le monde est le lieu du poème, les gars ", ou bien "Le sexe est à la base de l'art, Jack" — non : il a regardé par la fenêtre, et il a dit "Il y a tout un tas de salauds dans le monde."

A quoi servent les poètes ? A dire ce que tout le monde sait, mais que personne ne sait dire, ou que tout le monde oublie de dire.

"Louées soient les lumières de l'homme terrestre

Loués soient les guetteurs — " <sup>1</sup>

A quoi sert le guetteur Kerouac ? — à dire "Nous sommes tous debout sur la terre triste, projetant de longues ombres, le souffle coupé par la chair." <sup>2</sup>

*(Cinquième et ultime chute.)*

---

<sup>1</sup> "Mexico City Blues", 228<sup>e</sup> Chorus. Traduction Pierre Joris, Christian Bourgois éditeur, 1994

<sup>2</sup> "Anges de la désolation". Traduction Pierre Guglielmina, Denoël, 1998.

## 10. NUIT DE LA CHUTE

*(JK visage en sang, comme au sortir d'une bagarre, ingurgitant compulsivement d'énormes quantités d'alcool.)*

*a.*

Est-ce que l'histoire de la matière se souviendra de ce putain de poème à l'eau salée, que composa Jack Kerouac sur la grève de Big Sur ?

(Inextricable pliquable texte triquable — mais pas d'la p'tite bière, mec ! lève-toi de bonne heure pour l'ingérer, bien d'autres avant toi s'en sont assez mordus la langue —

La mer est une sacrée source ( — )

d'inspiration, alors inspire/expire, ou rêve/crève, enmazouté farci de questions trèsagiteuses — bref.)

Est-ce que l'histoire de la poésie se souviendra de ces paquets de mer fouettant la falaise caverneuse où se tenait le transcritteur Kerouac ?

(Impayables questions gazeuses déblalétères et — Lâche ce caillou !

Rôle éminemment décerveleur du barouf liquide — cash ! splash ! flash ! — venu guetter le clash ? Avoue !)

Ainsi vont les questions, mecton, ad libiton — vach'ment glissant, pas vrai ?

*b.*

"La forme est le vide, et le vide est la forme" — voilà.

Le vide est la liberté — le vide est-il la mort ? le vide est-il l'absence de Gérard ?

Pourquoi le vide serait-il la liberté ?

Vide n'est pas liberté, mais une forme de liberté.

Quant au chaos — le chaos se moque du monde.

La forme est le chaos, le chaos est la forme.

Irruption du chaos dans la forme — rien dont ne puisse venir à bout une bonne paire de bottes — le chaos se paye ma tête : c'est ça, docteur, c'est exactement ça.

Et Bouddha — car j'ai suivi Bouddha, docteur — Bouddha m'a laissé seul

Mais Bouddha n'est que le sourire que je prête à Bouddha :

Sans nous le monde n'est qu'une épave et nous sommes les seuls  
les seuls les seuls  
les seuls à le savoir !

*(Les musiciens sont de retour pour le deuxième couplet.)*

Pauvres de nous poètes errants moines laïques têteurs de fiasques  
Finirons lapidés en miettes nus châtrés et compissés  
Que pèseront alors les marques d'amour reçues à Anywhere City ?  
(L'amour laisse des souvenirs, la haine laisse des bleus.)  
Pauvres de nous vieux rêveurs démolis à coups de poing et de matraques  
Vieux gosses ensanglantés sanglotant dans la ville aberrante  
Nous avons mal nous avons mal pauvres de nous le mal nous tue !  
Nous ne savons qu'écrire et boire et culbuter les filles de pasteurs baptistes  
Les femmes de PDG griffent nos tatouages de dockers  
Les maîtresses des critiques nous baisent dans les chiottes des galeries d'art  
Les bourgeoises alcooliques nous réclament des haïkus pornos  
(quant aux gamines de la fac elles ont plus d'un tour dans leur sac)  
Mais personne non personne ne veut savoir que les héros sont de pauvres poètes errants  
moines têteurs apollons fanés  
Personne non personne pour chanter le chant de marche des spectres américains  
Personne non vraiment personne dans la salle bondée du Village Vanguard  
Et personne non personne dans le cœur de J— *(Quatrième chute.)*

## 9. MARCHE DES SPECTRES AMÉRICAINS

*(JK revient sur scène à la fin du morceau. Les musiciens sortent.)*

Et voici le poème promis.

*(Carnet. Hésitation.)*

Est-ce que je ne devrais pas plutôt commencer par une chanson ?

Par une chanson, oui.

Une chanson de route.

Par une marche chaotique, comme les aimeront nos armées de l'avenir, pour marcher au carnage.

Une chanson de caniveau-à boire — jusqu'à la lie !

Hymne des damnés de la littérature, et des damnés de la vie de famille.

MARCHE DES SPECTRES AMÉRICAINS !

*(Scande, vocalise, psalmodie.)*

Nous n'en avons jamais assez nous en voulons encore et plus

Car nous sommes les jambes et les pieds du monde

Sans nous le monde ne serait qu'une épave

(et tant pis si au bout du compte nous sommes nous-mêmes comptés au nombre des épaves — j'emmerde les recenseurs)

Nous sommes le moteur et l'essence et le dessin de pin-up girl

Le pégase de la calandre et le klaxon deux-tons

La passagère hilare en bikini rose et le délicieux joint de colombienne (tambien)

Nous allons nous allons nous allons et nous allons toujours

Hélas pauvres de nous les gibets sont dressés la civilisation est aux abois

Hélas pauvres routards que nous sommes

cités à comparaître devant le tribunal clocharphage

Hélas nos pauvres pieds en sang nos jambes lourdes et nos sexes oisifs

Avec quoi devons-nous vivre ?

L'être n'est rien : il n'y a que deux pieds, une machine enregistreuse,  
un objectif de caméra.

Je est un film — tourné avec un filtre ambré.

*(Breack : )* Moteur ! Action !

Je bois à ton cul, chérie, avant que ton cul me boive !

Coupez !

Elle est bonne, on la garde, j'vas m'en j'ter un —

*(JK sort. Les musiciens continuent à jouer en duo.)*

*b.*

(Gérard ? — c'est toi Gérard ?)

Gérard n'est plus Gérard, puisque je suis devenu lui.

Mais comment être Gérard ? et comment seulement faire pour ÊTRE ? — questions  
pour l'ambre.

Suis-je un génie ? — nenni ! Suis-je un peintre ? — nientre ! Suis-je un saint ? — yo  
no saint !

Suis-je Gérard, peintre génial et saint fiston ? — Que non !

Suis-je Caïn ? suis-je Caïn ? Caïn ?

*c.*

Attelle-toi à la charrue de verre, Jackie !

Trace tes lignes dans la terre d'ambre,  
— ambre sur ambre (cherche le sens) —

Échine-toi sous le ciel, entre tes bœufs ambrés d'un autre âge !

Raffût, tollé, pagaille, assez de — bang !

*d.*

Et tout est de ma faute :

j'aurais dû tuer Gérard.

Oh Seigneur, comment puis-je penser de telles saletés ?

Je suis le plus malheureux des hommes.

Les lumières de la rue s'éteignent à mon passage.

Qui donc repeint sous mes semelles le monde en noir ?

*e.*

Je tombe, partout, je me dissous.

Où n'irai-je pas dinguant à la dérive ?,

comme ces bois flottés, dont les mexicains tirent des macabres burlesques,  
masques hilares, un serpent dans la bouche, et pleurant des lézards.

Que n'ai-je tué mon frère ? Que mon frère ne m'a-t-il tué ?

## 8. FILM AMBRÉ

*(Façon de free chorus de JK — conscience de la scène, des musiciens, de la lumière, du public.)*

*a.*

Ssoiff !

Verre, lac fantôme,

Clapotis d'ambre,

Trésor liquide dans les doigts tristes de l'orpailleur.

Qui peut dire après quoi en ont les chiens qui gueulent à la lune ?

Des anges passent, tonitruants,

saluant les foutus chiens hurleurs de leurs fiasques à demi pleines

(filets de scotch à leurs mentons imberbes).

Les chiens ont peur des anges, pardi !

Les anges n'existent pas ? Les chiens n'en ont pas peur ? Je n'ai rien dans les doigts ?

Aucune question ne vaut — apprends donc à répondre, aussi stupides soient tes réponses.

Cesse d'être un chien,

ne hurle pas à la lune,

il te faut ASSÉNER.

Je ne crois pas à la non-vérité — voilà le sens du verre (impossible à voir / difficile à ambler).

Le verre tourne dans la lumière ambrée du vague.

Il y a des regards et des chevelures, des revers de vestes chères, et des reflets ambrés de foulards chiffonneux.

Carreaux ambrés de ma chemise urbaine de guerre-aux-arbres.

Ambre noctambrûle noctamburlesque, ambre à cran d'arrêt — tchac !

Et fends ! saigne ! et tue !

Bordée de matelots spongieux, le pied mal-terrien, gavés d'ambre, saignés dedans la nuit (tumul) tueuse.

Souquez ! Souquez ! Largue les amarres, fiston ! Cul-sec !

*b.*

Je n'ai pas tué mon frère, je n'ai pas tué mon frère, je n'ai pas tué mon frère.

Mon frère est mort, je suis vivant, je n'ai pas tué mon frère.

Qui a tué mon frère ?

Mon frère n'a pas été tué, mon frère est mort, je n'ai pas tué mon frère, je suis vivant.

Pourquoi mon frère est-il mort ? pourquoi suis-je vivant ? pourquoi ne suis-je pas mort

? pourquoi mon frère n'est-il pas vivant ?

Je n'ai pas tué mon frère, non je n'ai pas tué mon frère, mais il est mort, et je suis vivant.

Ce pourrait être moi le mort, et lui le vivant.

Pourquoi est-ce lui le mort ? — Parce que je suis vivant.

## 7. GÉRARD

*(Dans le souvenir pénombreux de la chambre d'enfant du frère décédé à l'âge de douze ans d'une fièvre rhumatismale — JK était alors âgé de quatre ans.)*

a.

Gérard tout blanc est dans son lit, les yeux fermés, les mains froides posées sur le drap blanc.

Je lui demande "Tu veux jouer, Gérard ? Tu veux jouer aux fantômes ?"

Une mouche se pose au coin de sa bouche. La main de Mèmère la chasse dans l'air tiède.

Je dis "C'est son amie la mouche. Je lui dirai que tu l'as chassée, quand il se réveillera."

La main de Mèmère se pose sur ma tête, comme la mouche sur Gérard, et je la chasse à mon tour dans l'air tiède.

Et Mèmère dit "Ton grand-frère se repose", et soudain une main invisible chiffonne son visage,

et des petits cris d'animaux sortent de sa bouche, tandis qu'elle se tourne vers la fenêtre.

La mouche revient sur les lèvres de mon frère, et je vois qu'elle lui parle, mais il ne répond pas.

Je dis "La mouche te parle, Gérard" — mais il ne répond pas.

Je dis "Est-ce que Gérard est mort, Mèmère ?", et Mèmère dit "Le pauvre petit a tellement souffert. Il est au ciel, à présent, il se repose."

Je dis "Est-ce qu'il me voit depuis le ciel ? Est-ce qu'il m'entend quand je lui parle ?", et la porte de la chambre s'ouvre, et papa entre avec sa veste et son chapeau, et je lui crie "Gérard est mort ! Il se repose ! Il me regarde depuis le ciel !"

Et papa dit "Veux-tu te taire ?"

(et Mèmère)

— Voyons Léo, ce n'est encore qu'un bébé.

— Je ne suis pas un bébé ! J'ai quatre ans !

— Alors ferme-la !" crie papa, et il pleure en regardant son fils mort, et je le regarde pleurer.

et non pas un rouleur new-yorkais de mécaniques livresques, propriétaire de la trade mark "Beat Generation".

— Et non pas le soi-disant plus malheureux des hommes, Jack.

— Et non pas Jack-le-dingue, qu'on vient voir pour se fendre la gueule, réciter fin soûl ses poèmes de toqué, sur la scène du Village Van— (*Troisième chute.*)

## 6. PIC DE LA DÉSOLATION

*(JK dialogue en solitaire.)*

— Mais le plus malheureux des hommes, Jack, est un écrivain à la mode, qui claque du fric, et collectionne les filles.

— Quand je ne rêve que d'une vie tranquille au fond des bois.

— Le Pic de la Désolation, Jack. Rappelle-toi le Pic de la Désolation : tout un été passé comme guetteur, au sommet du trop réel, et trop bien nommé, Pic de la Désolation. Plus que jamais en manque de tintamarre, et de vin de Tokay, et tellement désolé d'esseulement et de désœuvrement, (et la désolation-même se nicha, inextinguible, dans ton amertume d'ivrogne).

Puis à Big Sur, dans le chalet de bord de mer de Gregory Corso, l'abcès de la désolation soudain crevé libéra son pus de folie délirante, masochiste et paranoïaque.

— Une épouse, des enfants, une cabane perdue et des rosiers grimpants, Jack, voilà l'idée□— "Quand tu as faim, mange ton riz", "Quand tu as sommeil, ferme les yeux."

— Et "Quand tu veux te soûler, descends donc en ville" ?

— Pourquoi voudrais-je alors me soûler, Jack ?

— Pourquoi ne le voudrais-tu pas, Jack ? Rappelle-toi tes résolutions de montagnard errant, de saint bikkhou mendiant auto-stoppeur.

— J'ai travaillé, et je travaille, Jack.

— Truman Capote dit que tu tapes à la machine.

— Allen Ginsberg dit que je révolutionne la littérature !

— Qu'attends-tu au juste pour lire un de ces foutus poèmes révolutionnaires, Jack ?

— Ces gens-là me détestent, Jack.

Ils n'attendent que d'avoir bu un deuxième verre pour me jeter des cacahuètes.

Ils me jetteront des cacahuètes et ils riront, et ils diront "Ce vieil alcool de singe pisseur de phrases est décidément impayable !", et j'aurai l'air effectivement d'un vieux singe ivre, et nulle poésie ne me sortira plus de la bouche — et je serai tout à fait devenu ce qu'ils ont décidé que j'étais, quand je ne l'étais pas encore.

J'étais né à Lowell, Massachusetts, pour faire un chef de gare de Lowell, Massachusetts,

J'atteste l'extinction de la souffrance, troisième sainte vérité du Bouddha.

J'atteste les multiples visages de Bouddha, et les multiples visages de la souffrance, et  
les multiples visages de la sainteté.

J'atteste l'ivresse du carrefour : quelles directions ne pas choisir ? qui ne pas  
rencontrer ? où ne pas se perdre ? vers où ne pas entamer une vie nouvelle ?

J'atteste l'impossible entreprise du poète porteur-d'éveil — et j'atteste qu'il est le plus  
malheureux des hommes.

## 5. HORREUR ET JOIE DE JEAN-LOUIS KEROUAC

*(JK au micro.)*

*a.*

J'atteste la joie du sac à dos neuf, ou de la très pratique petite trousse de couture  
(concoctée par Mèmère).

J'atteste l'horreur des ampoules à vif, du dos rompu, des suées, piqûres et chiasses  
(corps-bourreau, corps-fardeau).

J'atteste la joie du bruit de la fermeture éclair du chaud duvet de montagne dans le  
désert d'Arizona.

Horreur attestée, ciel hostile, chien teigneux, gros con d'ennemi juré de la poésie et du  
vagabondage.

J'atteste la joie des secrètement joyeux chauffeurs de bus Greyhound, la tête emplie de  
femmes anonymes jadis transportées avec joie.

J'atteste l'horreur du chauffard partageux, guettant le pouce levé du candidat au crash.

Joie attestée des oiseaux nocturnes, envapés dans le bleu de morgue d'une enseigne de  
bar à putes.

J'atteste l'horreur du trop lent routard, trop vieux poète, trop lourd fardeau Kerouac  
cherchant les coups (et les trouvant), lappant solo ses vomissures d'ivrogne.

*b.*

J'atteste le vide en toutes choses, et la pensée vide, et le monde coque vide (et la  
sidérale magnificence de cette générale vacuité).

J'atteste la folie populeuse électrique, déchaînée dans la frénésie matérielle des foules  
lancées à l'assaut des montagnes de hamburgers, et des montagnes de pick-ups  
Ford, et des montagnes de routards à entôler, (et j'atteste les sinistres sourires des  
entôleurs).

J'atteste la folie, la mesquinerie, la jalousie, l'étroitesse d'esprit, la triste humaine pelote  
à dévider dans le piège labyrinthique (et voilà l'origine de l'incommensurable  
soiffff☐).

J'atteste la souffrance universelle — et jusque dans l'éclat de rire sexuel.

Mais n'ai-je pas tout raté ? — témoin, cette loque de rabâcheur beat d'ivrogne de Kerouac dézingué.

*(De nouveau debout, faisant face.)*

Je contemple ma réussite depuis l'auge méphitique du ratage — voilà ce que les longs professeurs beigeasses ne veulent pas entendre, parce qu'il ne connaissent des porcs que le rôti trop cuit du week-end.

(Ai-je dit que j'étais un porc ?) — je sais que je suis un pécheur, mais je sais également que je suis un saint.

Le saint a le péché en horreur, le pécheur fuit les saints, et je me fais horreur, et je me fuis, horrifié par mes actes, mis en fuite par l'amour que je porte à tous les êtres vivants — à l'exception notable de Jack Kerouac.

#### 4. JONAS - COMMENTAIRES SUR LA DEUXIÈME CHUTE

*(JK au sol, mais cette chute-ci nettement moins rude que la précédente — et que la prochaine.)*

Instantané béat de la béance, quand les pieds de l'ivrogne s'enfoncent dans l'écoeurante moelleur de l'univers sensible, désespérément administré par des personnalités remarquables et bienséantes.

(Longs professeurs beigeasses, devisant en latin dans les coulisses du savoir : "Odi profanum vulgus, pas vous ? — Ex nihilo, nihil, mon cher. Abyssus abyssum invocat.")

L'ivrogne, donc, s'engouffre dans la gueule béante du monstre pseudo-marin : je-Jonas couac-Kerouac englouti, baleiné, avant qu'à jeun craché sur le caillou brûlant de l'iniquité.

Cramponne l'arbre sec, Jack ! Crampe la main de Dieu ! — Petit crampon d'ivrogne bougre, lâché dans la nature hostile des buveurs d'eau.

Récite donc voir tes petits poèmes payants villagevanguardisés en contrepartie desquels les vigneron portugais te pisseront ce porto délectable (ou non délectable...), ce vin famineux de stupeur, d'impuissance et d'oubli.

Et cueille donc les clabaudages des fans, les feulements estomaqués de la critique défaite.

Goûte à la joie mauvaise de la revanche, amigo.

Traîne, vers après vers, tes détracteurs dans la boue rimbaldienne — et "tiens le pas gagné□"

(De quoi vous rembourser une vie d'homme, et quelque dix mille feuillets dactylographiés.)

Mais non, jamais de la vie — quoique je cède plus qu'à mon tour à la cochonnerie, j'atteste que mon ambition a toujours été pure.

(Sois donc un peu sincère, amigo.)

J'emmerde la réussite — j'ambitionne le détachement.

(Tu n'es pas prêt de l'atteindre, amigo.)

Mais n'ai-je pas réussi ? — ne suis-je pas le plus grand écrivain vivant d'Amérique ?

### 3. ANYTHING BLUES

*(JK au micro.)*

Anything blues

Le crayon se plaint de la page pantelante

écartelée

Mais elle est raide et froide comme l'est une feuille morte

Va-t-en bander pour une morte ! — Vous oui peut-être mais pas moi

Je suis différent je ne ressemble à rien

C'est une putain de vérole qui me grêle la face

Aussi féroce qu'un bec de charognard

Anything blues

Soif d'un fût de bière mex ou d'une barrique de château-la-merde

Inimitable parfum de biture arômes catastronomiques

Couleur sang de poète écrabouillé goût de n'importe quoi

Smell of anything blues

*(Breack : )* Kerouac a SOIFFFF (écoutez ça !) — soifff, thhhirst, durssst (mot minéral dans toutes les langues) — fille qui gigote là-bas — flamèche blonde allumée sur commande adoratrice de Jazzàtoutva (dieu exotique) — se déhanche lubrique au petit bonheur chopant un temps sur quatre —

Anything blues de l'infinie miséricorde vaginale

Anything blues de la flaccidité

Anything blues de la commisération buccale

Anything blues du mot-qui-tue (va donc éponge ! mocheté ! zéro !)

Anything vagabond grand blues de la conquête et de la perte

Anything asymptématique viral carabiné blues

*(Deuxième chute.)*

## 2. DANS L'TROU

*(JK au sol, aveugle, douloureux, estomaqué.)*

La traversée la traversée traversée...

- Te donne pas en spectacle, 'Ti Jean ! R'lève-toué, maint'nant !
- L'chemin l'était pas sur la carte, m'man, l'chemin tout cabôssé où qu's'est perdu Ti-Jean, où qu'l'est tombé dans l'trou !

Et ça rigole là-haut, je vois leurs têtes penchées hilares, ils boivent à ma santé, et ils me crachent dessus parce que ça porte bonheur.

Glousseuses molles, ricaneurs maigrichons, crachant tous à qui mieux-mieux.

Les grosses nuques rougeaudes exaspérées (ou mimant l'exaspération) réclament l'addition — et hop, dehors !

- Bouge-toué donc d'là, mon grand ! et cesse de bouère, veux-tu ?
- Mèmère, j'ai souéf ! Y fait trop sec sur terre, tu l'sens donc point ?
- Maudit têteur ! T'as donc point eu ton soûl d'têter, quand t'avais l'âge ?

*(Il se relève, non sans mal.)*

— Mèmère ! Mèmère, où qu'tu t'en vas, maint'nant ? Laisse pas ton Jean, Mèmère !  
Laisse pas ton gars tout seul dans l'nouér !

Ring liquide, photo floue.

Vous qui tirez, moi la cible, tout arrive : trou, note, rires, nuque, crachats — anything.

que dans ce trou, terrier, archi-connu depuis 1936, dans cette ville éjaculée vers le très-haut nouvel ordre planétaire orbital,  
(dans ce trou, où tu as joué bien des fois dans les marges du concert ton rôle d'imprévisible incontrôlable clochard bop, braillant et délirant),  
qui pourrait croire que, bien qu'absolument non-musicien, très vaguement chanteur, et indubitablement ivrogne, tu te produirais un jour dans ce trou prestigieux, en qualité de poète, nanti d'un contrat dûment signé du proprio et de toi-même (j'kerouac ci-après dit "le contractant"), papelard stipulant que le contractant s'engage à lire ses poèmes (ou ce qui lui chantera) chaque soir durant un mois, pour la rondelette somme de tant ?  
et qu'il poètera en compagnie de deux des fameux musiciens de l'heure, lesquels musiciens fameux, en quête de novation, ne dédaignent pas l'idée de poème jazzifié ou de jazz poétisé, et ont eux-mêmes copieusement roulé leur bosse (avec ou sans sac à dos), et discutent déjà d'albums parlant et concertant (et déconcertant), avec le pareillement fameux producteur Norman Granz — tout ceci participant de l'excitation générale : époque épatante, épatante, véritablement épatante.

*d.*

*(Juste avant d'entrer en scène, JK les yeux clos.)*

N'importe quoi peut arriver maintenant.

La cible est prête — tireurs tirez !

...

Laisse pas ton Jean, Mèmère,

laisse pas ton gars tout seul dans l'noué !

*e.*

*(JK, ébloui, cherche en vain dans le public des visages connus, hésite à récupérer sa fiasque de porto laissée en coulisses, sort son carnet de poèmes d'une poche de sa veste, vérifie l'amplification en tapotant le micro de l'index, va pour lire — Première chute.)*

bientôt quadragénaires (car nous sommes gourmands, n'est-ce pas ?) s'épanouir dans l'air du temps, libres et arrogantes, par-dessus les élastiques distendus de nos caleçons californiens (sous le regard impénétrable du décharné Bill Burroughs — j'espère que tu n'as pas déjà oublié qui t'a trouvé le titre du Festin Nu, hein, Bill ?) Soudain, ce n'est déjà plus Tanger, ni Mexico, mais une charmante petite piaule de filles, à New-York City :

Ginsberg à poil et Peter Orlofsky, prônant de concert tout ce qu'il y a de prônable en matière de sexe et de sexualité et de sexe-à-gogo, jurant, sacrant sur tout ce que la pièce compte de mètres carrés de peau blanche et de fessiers à chahuter.

Mais tu en pinçais alors pour la peau noire d'Alene, que tu t'apprêtais à flanquer dans ce putain de livre comme on traîne un ancien associé en justice — et Alene voudra elle-même te traîner en justice, et nous offrirons tous deux pour finir le triste tableau de la mesquinerie ordinaire des vieux amants aigris (toi, tout bonnement malade de jalousie; elle, furieuse d'avoir été par toi décrite comme frigide; et cetera) — de sorte que tu t'es tenu ce soir-là en dehors des divagations érotiques ginsbergorlofskiennes, pour te consacrer pleinement à la bouteille en cours.

S'introduisait alors imperceptiblement le doux poignard liquide dans ton âme d'ivrogne. L'âme : le siège du projet de l'être, fait de détachement et de sainteté, maculé des glaires et des étrons de la faute de l'aigreur et de la médiocrité — et voilà une définition !

Le doux poignard liquide s'est entre-temps révélé un inhumain piège à mâchoires — du genre de ceux dont le renard s'échappe en dévorant sa propre patte (retiens bien cette image, mon pote.)

c.

*(JK toujours en coulisses, de plus en plus fébrile.)*

Qui pourrait croire que dans ce trou, creusé par Max Gordon dans New-York City, ville bandée vers l'avenir naïvement cynique du business, savoir le ciel aimant peuplé d'arbitres encombrés de calculettes folles à millions fous de dollars dingues, que dans ce trou, pompeusement baptisé Village Vanguard, où sont venus souffler, frapper, gratter, skatter... Art Tatum, Garner, Mingus, Bird (oui Bird), et Coltrane, Thelonius, et Dexter,

## 1. UNE ÉPOQUE ÉPATANTE

a.

*(Voix de JK dans le noir.)*

La plupart des débuts se ressemblent.

Comme la plupart des romans.

La plupart des vies s'efforcent de ressembler aux romans qui imitent la vie.

Ma vie est une catastrophe.

Mes romans ressemblent à la catastrophe de ma vie, qui ne ressemble à rien.

Comme la plupart de mes débuts.

b.

*(JK coincé, picolant, en coulisses.)*

Avons été quelques-uns, toutes ces foutues années, à concevoir des plages, des océans et des horizons sur mesure, pour délivrer nos mots exacts, ou graves, ou contagieux ou désespérés.

Ai gravé mon nom à coups d'orteils dans ce sable inventé, nos noms, et d'autres noms encore qui n'étaient à personne — et pouvaient donc servir.

Duluo, Sal Paradise, Ray Smith et Leo Percepied : tous mes moi et non-moi — presque moi, censément moi — chair et masque (mais qui suis-je ? ah, oublie ça, concentre-toi sur les faits.)

Jack Duluo et les autres, donc, tous mes moi-membres tonitruants de la tonitruante moi-bande des clochards célestes, anges de minuit, et autres "souterrains".

Et les fameux amis que j'avais alors, (mais à présent ces mêmes amis ne perdent pas une occasion de critiquer mon attitude et se demandent s'ils peuvent raisonnablement demeurer mes amis — allez tous vous faire foutre.)

Mais pas de ça ce soir, amigo, à moins que tu ne veuilles mouiller ton froc avant d'entrer en scène (Ginsberg m'avait pourtant bien dit de refuser ce contrat, à moins que je ne cesse de boire — à la tienne, mec.)

Tanger, Mexico brûlent, et nos retrouvailles, toujours et partout, brusquent nos rires (car nous sommes facétieux, n'est-ce pas ?), et nous regardons nos bedaines de

"I'm just a human being with a lot of  
shit on my heart"

*Jack Kerouac, GOOFBALL BLUES*

"One could call this Heart Failure a big success."

*Allen Ginsberg, RETROSPECT ON BEAT GENERATION, 1/8/1992*

enzo cormann

# le dit de la chute

*tombeau de jack kerouac*

*jazzoratorio*

*pour un acteur et deux musiciens*